

doute de la réapparition de cette importante et si utile publication qui à l'avenir sera publiée au Séminaire de Chicoutimi, et ayant pour rédacteur-proprétaire M. l'abbé V.-A. Huart, l'un des entomologistes des plus distingués, le compagnon le plus intime du regretté feu l'abbé L. Provancher dans ses constantes et si laborieuses recherches, observations et découvertes entomologiques, d'histoire naturelle, etc. L'abonnement est de \$1 par an.

Inutile de dire que cette publication doit trouver place dans toutes les bibliothèques et tout particulièrement celles des cercles agricoles, pour être consultée au besoin. Cette publication doit nécessairement former partie d'une bibliothèque agricole indispensable à chaque cercle agricole.

M. l'abbé Huart saura certainement rendre cette publication intéressante et tout particulièrement indispensable aux cultivateurs qui ne doivent pas trouver inutile de posséder des notions sur les insectes de toutes sortes qui rendent que trop souvent infructueux les soins et les peines que le cultivateur donne à ses cultures, de même que pour les animaux et les oiseaux que Dieu a créés pour être les collaborateurs du cultivateur.

L'étude des insectes, des oiseaux, etc., est nécessaire à ceux qui s'occupent d'agriculture et d'horticulture, car il importe de connaître les insectes et les oiseaux qui font tant de mal aux récoltes, et de savoir distinguer les auxiliaires les plus utiles à l'agriculture.

CAUSERIE AGRICOLE

Le syndicat des cultivateurs de la province de Québec

Cette institution agricole devrait être tout particulièrement encouragée par tous les membres des cercles agricoles, parce que nécessairement ce syndicat sera pour eux la plus grande source d'économie possible, tout en étant très utile aux consommateurs de produits agricoles qui s'adresseraient directement à la commission active du Syndicat, pour les acheter au besoin. Ce syndicat étant à la fois avantageux aux cultivateurs comme aux habitants d'une ville, ferait infailliblement disparaître le grand nombre d'intermédiaires qui se disputent les profits à faire par la vente des produits de l'agriculture, et cela au détriment du producteur comme du consommateur. De ce fait, il arrive que

le cultivateur a peine à se rembourser de ses frais de culture, et que les produits provenant de l'agriculture sont à un prix si élevé qu'ils sont hors de l'atteinte de la population d'une ville : et dans ce dernier cas, il n'y a que les riches qui peuvent se donner le luxe de les acheter. De ce fait, il arrive parfois que le cultivateur abandonne une culture qui autrement aurait pu le payer, parce que tel ou tel produit n'est pas d'une consommation assez générale. Le syndicat ferait disparaître ce mal, pour le plus grand avantage de tous : il y aurait moins de commerçants et plus de cultivateurs.

Un autre avantage que procure le Syndicat des cultivateurs, c'est qu'il contribuera à faire disparaître le marché local qui d'ordinaire donne au cultivateur l'occasion de vendre ses produits agricoles, mais l'oblige parfois à des frais de voyage et à une perte de temps qui ne sont pas toujours proportionnés au profit qu'il croit pouvoir en retirer ; car, le plus souvent, la vente de ses produits agricoles se traduit par un simple échange quand le cultivateur n'éprouve pas des pertes parfois considérables.

Dans un rayon déterminé, il n'y a que peu de cultivateurs qui ne vont pas au marché local, et même d'une grande distance. C'est ainsi que trop souvent, l'œil du maître manque à la direction journalière de l'exploitation d'une ferme ; la charrue renversée attend le plus souvent le laboureur arrêté à la ville, plus longtemps qu'il s'y attendait, pour quelque cause que ce soit : parfois prévues ou imprévues.

Mais, disons-le : dans le voisinage de ces marchés, où des occasions de dépenses de toutes sortes ne manquent pas, que se passe-t-il ? Que de consommations ruineuses se font au détriment du cultivateur, de sa famille et même de l'exploitation de sa ferme, quoiqu'il aille au marché pour y vendre le fruit de son pénible et laborieux travail agricole, le produit de ses récoltes ; il ne revient que trop souvent à son domicile qu'avec le regret de n'avoir rien à apporter d'utile chez lui et d'avoir dépensé de l'argent qu'il aurait pu avantageusement utiliser, sans en outre tenir compte de la perte de temps occasionnée sur sa ferme par l'absence d'une journée et même davantage.

Combien de journées semblables dans l'année le cultivateur n'a-t-il pas perdu ? Comptons : deux marchés par semaine, soit 104 marchés pendant lesquels le cultivateur a perdu son temps et mangé son argent ou acheté des futilités qu'il n'aurait pas